



Francia. Forschungen zur Westeuropäischen Geschichte.

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris (Institut historique allemand)

Band 44 (2017)

Entre perpétuation des stéréotypes et connaissance réciproque

DOI: 10.11588/fr.2017.0.69009

Copyright



Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Max Weber Stiftung – Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland, zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

MARION ABALLÉA

ENTRE PERPÉTUATION DES STÉRÉOTYPES ET CONNAISSANCE RÉCIPROQUE

La diplomatie française en Allemagne et la diffusion des imageries nationales
de la fin du XIX^e siècle au début des années 1930

«Chacun s'en va coucher, heureux d'une soirée arrosée de champagne et pimentée de chansonnettes, une soirée bien française: *echt französisch*! ». À la sortie d'une réception donnée, le 12 mars 1894, par l'ambassade de France en Allemagne à la société berlinoise, le jeune étudiant qu'est Célestin Bouglé ne boude pas son plaisir d'avoir été associé à ce petit événement mondain. Mais l'apprenti sociologue est surtout très conscient du spectacle de l'imagerie nationale qui a été déployé sous ses yeux. Au public allemand, les représentants français ont donné une réception conforme à l'image que celui-ci se fait de la sociabilité française: loin de la rigidité pompeuse du protocole prussien, et marquée tout autant par la légèreté des bulles que d'un répertoire musical où la chanson du Génie de la Bastille l'emporte sur l'opéra wagnérien. La soirée a peut-être effectivement été plus *französisch* que française...

Plusieurs études l'ont montré ces dernières années, la diplomatie – et particulièrement la diplomatie de résidence – est une «expérience de l'autre»². Elle immerge et met en présence; elle donne à voir; elle est l'instrument de satisfaction d'une curiosité assumée – et généralement intéressée – envers l'étranger. En poste dans une ambassade ou dans une légation, les diplomates incarnent leur nation autant qu'ils la représentent, et en diffusent, consciemment ou non, une image à la fois complexe et restrictive, reposant autant sur l'anticipation des attentes de la société d'accueil que sur la mise en avant des éléments valorisants d'un modèle pensé comme national. En sens inverse, une part importante de leur mission consiste à pénétrer de la manière la plus intime possible les réalités locales, à en comprendre le fonctionnement et les spécificités, et à aider ainsi la nation qui les mandate à construire une perception de l'autre qui soit la plus juste possible. La diplomatie de résidence est alors au cœur des regards réciproques que deux nations projettent l'une sur l'autre; elle est au cœur d'un système complexe de représentations croisées, aux fortes implications politiques.

Historiquement, cette posture apparut d'autant plus affirmée que les contacts alternatifs entre les deux sociétés ainsi mises en relation étaient rares: les images véhiculées par les diplomates souffraient alors de peu de concurrence dans la construction des représentations collectives. Elle l'était également lorsqu'une distance particulière,

1 Jean BRETON (*alias* Célestin BOUGLÉ), Notes d'un étudiant français en Allemagne, Heidelberg et al. 1895, p. 110-112.

2 Christian WINDLER, La diplomatie comme expérience de l'autre: consuls français au Maghreb, 1700-1840, Genève 2002.

culturelle ou politique, séparait les acteurs. La place prise par la diplomatie française dans le »Reich« entre la fin du XIX^e siècle et l'entre-deux-guerres dans l'évolution des regards réciproques entre la France et l'Allemagne s'inscrit dans ce double contexte, lui conférant une importance de premier plan dans la diffusion des imageries nationales des deux côtés des Vosges, puis du Rhin. Les diplomates français qui se succédèrent dans l'ambassade berlinoise et dans les consulats entre 1871 et le tournant des années 1930 arrivaient, collectivement, avec des expériences différentes de l'Allemagne: à la génération de la défaite succédaient celle de la Revanche, puis celle du front de 1914 et celle des anciens combattants. Ils incarnaient dans l'Allemagne qui les accueillait des France(s) très différentes: celle du vaincu écrasé, celle du rival à nouveau menaçant, puis celle du bourreau sans pitié. Sur ces postures collectives, se greffaient des trajectoires individuelles contribuant à singulariser les regards, et une évolution du métier de diplomate qui faisait d'eux chaque jour un peu plus les véhicules, conscients ou non, d'un discours sur la France importé en Allemagne, et d'un discours sur l'Allemagne rapatrié en France.

C'est ce double discours – qui n'est pas nécessairement verbalisé et passe parfois autant par les mots que par une mise en scène de soi et de l'autre – que nous nous proposons d'analyser dans les lignes qui suivent. L'historiographie franco-allemande a été un terrain pionnier de l'étude des perceptions réciproques et de leur influence sur les relations internationales³; il s'agira alors ici de tenter de comprendre comment la diplomatie immergée, qui mettait physiquement en contact deux nations rivales, put être un des agents contribuant à la cimentation et à la diffusion de ces perceptions. La curiosité jamais démentie de l'ambassade berlinoise pour la société qui l'accueillait participa en effet à diffuser en France une connaissance nouvelle – et parfois pointue – des réalités allemandes, qui visait notamment à corriger l'ignorance qui, pensait-on, avait coûté si cher à la nation en 1871; elle reposait pourtant largement sur des représentations figées et construites *a priori*, que les diplomates français interrogèrent peu et qu'ils contribuèrent parfois plus à conforter qu'à déconstruire. Mais dans ce jeu des imageries nationales qui gagne en importance politique avec l'implication croissante des opinions publiques dans les débats de politique étrangère, la diplomatie n'est jamais loin: c'est aussi une mise en scène, par le contraste, de l'antagonisme franco-allemand qui se dessine en creux, et vient complexifier un message visant la séduction du public allemand autant que l'édification du public français.

3 Voir entre autres Gilbert ZIEBURA, *Die deutsche Frage in der öffentlichen Meinung Frankreichs von 1911–1914* (Studien zur europäischen Geschichte aus dem Friedrich-Meinecke-Institut der Freien Universität Berlin, 1), Berlin 1955; Michael JEISMANN, *Das Vaterland der Feinde: Studien zum nationalen Feindbegriff und Selbstverständnis in Deutschland und Frankreich, 1792–1918* (Sprache und Geschichte, 19), Stuttgart 1992; Hans-Manfred BOCK, *Tradition und Topik des populären Frankreich-Klischees in Deutschland von 1925 bis 1955*, dans: *Francia* 14 (1986), p. 465–508; Gilbert KREBS, »Ungewisse Jugend« – Zum französischen Deutschlanddiskurs der zwanziger Jahre, dans: Hans-Manfred BOCK (dir.), *Französische Kultur im Berlin der Weimarer Republik: kultureller Austausch und diplomatische Beziehungen* (Édition lendemains, 1), Tübingen 2005, p. 301–319; hors du cadre franco-allemand: Robert JERVIS, *Perception and Misperception in International Politics*, Princeton 1976.

Clichés et stéréotypes: perceptions de l'autre et mise en scène de soi

Les journaux, mémoires ou correspondances des diplomates français qui furent en poste en Allemagne sous le Kaiserreich puis sous la république de Weimar témoignent de la grande stabilité des représentations qu'ils projettent sur le voisin germanique. Il est surprenant de constater la récurrence des mêmes motifs à plus d'un demi-siècle de distance et dans des contextes franco-allemands radicalement différents; il est aussi révélateur de voir à quel point l'expérience de l'immersion modifie peu les images préalablement construites que les agents français amènent avec eux en Allemagne. Celles-ci ont une force d'inertie que n'ébranlent que très marginalement la découverte du pays de l'intérieur ou les aléas de la relation franco-allemande.

Jusqu'au tournant des années 1930, marqué par l'installation en 1931 dans le fauteuil d'ambassadeur de France à Berlin, en la personne d'André François-Poncet, d'un germaniste de formation et d'un véritable expert des affaires allemandes, les hommes envoyés par le Quai d'Orsay représenter la France au sein du »Reich« ne démontraient, dans leur très grande majorité, aucune prédilection allemande ou aucune compétence particulière les qualifiant pour un poste allemand. À quelques exceptions près, ni leur formation ni leur trajectoire professionnelle ne les prédestinaient à atterrir en Allemagne. L'heure est aux diplomates polyvalents, »tous-terrains«, et le signe le plus éclatant en est la grande difficulté de la majorité des hommes de l'ambassade berlinoise – ambassadeurs compris⁴ – à s'exprimer en allemand. Leur rapport à l'Allemagne, avant leur arrivée à Berlin, ne repose donc ni sur une attirance, ni une expertise particulière; il est très représentatif de celui des élites françaises de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles.

L'image que ces hommes ont de l'Allemagne est ainsi essentiellement littéraire et académique, forgée par les lectures en vogue d'une part, par les enseignements de l'université, et, surtout, de l'École libre des sciences politiques⁵ d'autre part. L'ensemble mêle la vision romantique de l'Allemagne de Madame de Staël, un discours politico-scientifique reposant essentiellement sur les thèmes de la menace allemande et de l'adversité historique entre les deux versants des Vosges, et une approche psycho-sociologique qui connaît alors son âge d'or dans le contexte de l'affirmation académique des sciences sociales naissantes, et qui place au premier rang des questionnements la réflexion sur les psychologies collectives – et par extension les psychologies nationales. Résultat de cette triple influence, les diplomates français envoyés en Alle-

4 Sur dix ambassadeurs qui se succédèrent à Paris-Platz entre 1872 et 1938, seuls trois parlaient la langue de Goethe: le comte de Saint-Vallier (1878–1881), qui fut, de tous les diplomates de la période impériale, celui qui avait le profil le plus allemand (il avait été notamment ministre de France au Wurtemberg avant la guerre de 1870, puis commissaire extraordinaire auprès de l'armée allemande d'occupation au lendemain du conflit); le baron de Courcel (1881–1886), qui avait soutenu une thèse de droit à l'Université d'Heidelberg; et André François-Poncet (1931–1938), normalien agrégé d'allemand.

5 À la faveur de la mise en place de l'examen puis du concours d'entrée au Quai d'Orsay, l'École libre des sciences politiques s'affirme à partir des années 1880 comme la voie de passage quasi-obligée des aspirants diplomates. Leur perception de l'Allemagne et de la relation franco-allemande y est notamment informée par les cours d'histoire diplomatique d'Albert Sorel.

magne apparaissent, durant plus d'un demi-siècle, par-delà les bouleversements politiques de l'Europe, à la recherche des »tourment[s] de l'âme allemande«⁶.

Pour Jules Cambon, ambassadeur à Berlin à la veille de la Première Guerre mondiale, cette quête de la psychologie nationale allemande passe essentiellement par la compréhension des »façons de sentir et de penser«. »Ce qui frappe le plus quand on vit en Allemagne«, écrit le diplomate au milieu des années 1920, »c'est combien les Allemands diffèrent de nous par ce côté-là«. Et cette différence, loin d'être le seul motif d'une curiosité anthropologique, revêt à ses yeux une importance diplomatique décisive: »c'est là une des raisons, et non la moindre, pour laquelle les deux peuples ne se comprennent pas«⁷. Il est donc du devoir des diplomates, ne serait-ce que pour ne pas commettre d'impair, d'éclairer et de saisir les ressorts de cette psychologie nationale. Pour les hommes qui servirent l'ambassade de la Pariser Platz, ceux-ci reposent invariablement, durant six décennies, sur les mêmes motifs.

Pour Robert de Billy, futur ambassadeur de France débutant sa carrière à Berlin en 1893, »les deux pôles de l'âme germanique« sont facilement identifiables: »l'obéissance et l'orgueil« dirigent les comportements des Allemands. Ses collègues font la même analyse. Toute la subtilité de l'étude de mœurs à laquelle doivent se livrer les diplomates consiste alors à comprendre comment se concilient deux penchants apparaissant largement contradictoires aux yeux d'un observateur français.

L'idée d'une inclination naturelle des Allemands à l'ordre, à la discipline, à l'autorité est sans aucun doute la plus présente dans les écrits, de toutes natures, des émissaires envoyés par la France en Allemagne. Elle trouve sa traduction politique d'une part dans le culte et la soumission innés du peuple allemand à la force militaire, d'autre part dans le rejet de la démocratie et du parlementarisme, »tendance profonde«, y compris sous Weimar, d'une Allemagne »qui a toujours été antiparlementaire«⁸. Tous les aspects de la vie sociale et politique allemande sont relus à ce prisme: le Tiergarten est sans charme car organisé sur un schéma géométrique reflétant l'obsession germanique d'ordre; l'échec de la révolution de 1918–1919 est dû à l'action d'une social-démocratie qui, foncièrement allemande, »détestait la Révolution à cause du désordre qui en résulterait«⁹; les visites provinciales sur les rives de la Baltique sont l'occasion d'observer encore, au tournant des années 1930, une population »qui servait fidèlement les anciens seigneurs, qu'elle eût volontiers salués [...] en leur baisant les mains«¹⁰. En découlent une dévotion sans limite à la force et une brutalité marquée dans les rapports sociaux: »les Allemands ne croient qu'à la force« écrit

6 Archives du ministère des Affaires étrangères – Centre de La Courneuve (dorénavant: AAE–La Courneuve), 21PAAP/3, journal de R. de Billy.

7 Jules CAMBON, *Le diplomate*, Paris 1926, p. 11–12.

8 André FRANÇOIS-PONCET, *De Versailles à Potsdam. La France et le problème allemand contemporain*, 1919–1945, Paris 1948.

9 Oswald HESNARD, Notes inédites publiées par la petite-nièce de l'auteur, »Mars 1919, Berlin«; sur cette source, voir l'introduction de Jacques Bariéty à la publication des carnets d'Oswald Hesnard: JACQUES BARIÉTY, *À la recherche de la paix. Les carnets d'Oswald Hesnard, 1919–1931 (Les mondes germaniques, 16)*, Strasbourg 2011, p. 34–35.

10 Armand BÉRARD, *Un ambassadeur se souvient. Au temps du danger allemand*, Paris 1976, p. 156–157.

Billy, tandis que Cambon déplore la »brutalité toute germanique« qu'opposent ses interlocuteurs allemands à toute tentative de dialogue¹¹.

»L'orgueil germanique«, loin de contredire ce goût de l'ordre et de la force, en est le complément: il est l'attribut d'un peuple sûr de sa force et qui n'entend pas que celle-ci soit contestée. L'orgueil est alors, dans les années 1870 et 1880, la principale qualité attribuée sous la plume des diplomates français à un Bismarck qui se distingue par-là du reste des ministres européens; il est ce qui rend le puissant chancelier »particulièrement difficile à manier«¹². Guillaume II partage ensuite ce trait de caractère avec son ancien ministre, faisant de l'Allemagne de la Belle Époque un pays »gonflé d'un immense orgueil«¹³, et pour cette raison d'autant plus dangereux. Après-guerre, l'orgueil allemand est encore ce qui explique que la défaite soit si mal acceptée: dès 1920, l'ambassadeur Charles Laurent peut analyser le sac du consulat français de Breslau (Silésie) comme une réaction de »l'orgueil humilié de la Vieille Prusse«¹⁴.

Cette dernière formule est significative de la filiation historique de la psychologie nationale allemande telle que la perçoivent les envoyés français: obsession de l'ordre, soumission à l'autorité et orgueil germanique sont tous des traits rattachés à une »vienne Prusse«, mythifiée et immortelle, qui aurait largement vampirisé l'inoffensive Allemagne romantique de Madame de Staël. Celle-ci reste toutefois présente dans les tableaux dressés Pariser Platz, mais les principaux attributs en sont déformés pour être investis d'une charge négative. Le goût allemand pour l'association, s'incarnant dans les innombrables *Vereine*, *Verbände* ou autres *Gesellschaften*, est moins le signe d'un goût pour l'échange et la sociabilité que celui d'un instinct grégaire révélateur des limites de l'imagination individuelle. Plus généralement, l'idée centrale est celle d'une »balourdise germanique«¹⁵ résultant des instincts et caractères primaires, si ce n'est primitifs, du peuple allemand: un »peuple aux sentiments élémentaires« écrit sans nuance Billy¹⁶. Une nouvelle fois, les déclinaisons sur ce thème sont multiples: dévotion et proximité de type presque animiste à la nature dans un pays où »chaque fête se célèbre par un arbre«¹⁷, incapacité à l'abstraction théorique, primat de la sensibilité et des passions sur le raisonnement et la mesure... »Il faut avoir beaucoup fréquenté les Allemands pour connaître à quel point ils sont illimités, *masslos*«, écrit Oswald Hesnard, éminence grise de l'ambassade des années 1920¹⁸; qualité préfigurant mal d'un dialogue diplomatique fructueux. D'une Allemagne staélienne résultant de l'épanouissement dans la civilisation occidentale de l'ingénuité germanique, les diplomates français font ainsi, après 1871, une Allemagne à la fois brutale et primitive, héritière du barbare qui acheva l'Empire romain plus que du bon sauvage inoffensif. Les mêmes motifs viennent servir le discours politique sur la »menace allemande«.

11 Centre des archives diplomatiques de Nantes (dorénavant: CADN), 83PO/Supplément/225, dépêche n° 402, Berlin, 20 octobre 1908.

12 AAE-La Courneuve, 150PAAP/2, J. Herbet à A. Ribot, Berlin, 4 avril 1890.

13 François SEYDOUX DE CLAUSONNE, Mémoires d'outre-Rhin, Paris 1975, p. 11.

14 CADN, 83PO/B/174, dépêche n° 584, Berlin, 22 septembre 1920.

15 Ibid., 83PO/C/4, Note d'Émile Haguénin, Berlin, 10 décembre 1919.

16 AAE-La Courneuve, 21PAAP/3.

17 BÉRARD, Un ambassadeur se souvient (voir n. 10), p. 137.

18 HESNARD, À la recherche de la paix (voir n. 9), p. 76.

La Première Guerre mondiale et le changement de régime qu'elle entraîna en Allemagne ne modifient en rien ce discours. À l'inverse, la permanence des mêmes motifs renforce l'idée des «instincts indéfectibles» du peuple allemand – donc la caractérisation d'une psychologie nationale – et vient appuyer et alimenter la méfiance des gouvernements français envers une révolution allemande qui n'aurait changé l'Allemagne qu'en façade. L'insistance des hommes de la Pariser Platz sur les continuités liant l'Allemagne de Weimar et celle de l'empire est remarquable, et relève ainsi autant de l'anthropologie diplomatique que du discours politique. »Le changement était insignifiant dans les mœurs«, écrit Hesnard; »à quelque point de vue qu'on se plaçât, politique ou moral, on s'apercevait que ce vaste pays, à peu près complètement ignoré, n'avait pas été modifié dans sa vraie nature«. Le même discours est relayé par ses collègues, que ce soit dans des publications visant le grand public français, ou dans la correspondance diplomatique à destination du Quai d'Orsay. Le 24 juin 1922, l'assassinat du ministre allemand des Affaires étrangères Walter Rathenau provoque ainsi la rédaction par l'ambassadeur Charles Laurent d'une lettre particulière d'une rare violence, dénonçant »la barbarie foncière [du] peuple« allemand, qui aurait conservé, »depuis le plus exalté des monarchistes jusqu'au plus ardent des socialistes, sa discipline, son unité, la conscience de sa force«¹⁹. La même année, Maurice Dayet, diplomate en poste à la sous-direction commerciale du Quai d'Orsay après avoir été chargé de la chancellerie consulaire à Hambourg, terminait un ouvrage visant à édifier le public français sur la »renaissance économique de l'Allemagne« en s'adressant à son lecteur, en guise d'avertissement, par une formule sans équivoque: »votre Allemagne nouvelle, c'est celle de 1914«²⁰ – l'Allemagne éternelle lit-on entre les lignes.

Face à cette Allemagne éternelle, l'image que la diplomatie française veut renvoyer d'elle-même se construit à l'évidence sur les contrastes. Elle oppose à la »balourdise germanique« le raffinement français, à la soumission à l'autorité le caractère volontiers frondeur de la France sans-culotte. Les réceptions de l'ambassade berlinoise sont, tout particulièrement, l'occasion de la mise en scène de ce modèle français qui intègre pleinement les stéréotypes. On n'y craint pas, en 1912, de faire jouer des scènes du *Barbier de Séville* devant Guillaume II, qui sourit avec indulgence de cette audace toute »française«. On y surjoue, de manière générale, une légèreté qui serait à la fois le propre de la sociabilité française et du bon goût, et qui contraste avec le caractère empesé et rigide du protocole prussien. Les toilettes des agents comme de leurs épouses – dont la description détaillée fait le délice des chroniqueurs locaux – importent sur la Spree l'art parisien de la distinction dans la sobriété, et s'opposent aux longues traînes des princesses allemandes, et surtout, à l'obsession prussienne de l'uniforme et des décorations. Les divertissements offerts aux invités délaissent volontiers la noblesse de la grande musique ou de la Comédie française pour s'encanailler du côté de l'opérette, du théâtre de boulevard, de la chanson populaire, voire dans la seconde moitié des années 1920 des Folies Bergères et du Moulin Rouge. Dans les verres, dans les assiettes comme dans le décor, les productions nationales sont mises à l'honneur comme autant d'éléments d'un modèle français de raffinement aux ra-

19 CADN, 83PO/B/360, Ch. Laurent à R. Poincaré, Berlin, 30 juin 1922.

20 Maurice DAYET, *La renaissance économique de l'Allemagne*, Paris 1922, p. 133.

cines séculaires et qui, à la différence du jeune État allemand, n'a pas besoin d'ostentation et d'une étiquette complexe pour exprimer son prestige. Les productions des manufactures royales de Sèvres (vaisselle) et des Gobelins (tapisseries) sont les principaux éléments d'un décor qui noue la chaîne des temps entre le royaume de France et la République; la gastronomie française met en avant un savoir-faire national reconnu, tandis que les vins de l'ambassadeur, à commencer par le champagne, viennent soutenir le raffinement de la soirée autant qu'ils contribuent à alimenter la joyeuse insouciance des convives. La mise en scène de soi repose sur les attentes de l'autre autant que sur une volonté de distinction et de distanciation.

Le rapport aux arts apparaît particulièrement révélateur de ce jeu complexe de représentations, de perception de l'autre et de construction de sa propre image. Les diplomates français en Allemagne, sous le Kaiserreich comme durant la république de Weimar, n'ont pas de mots assez durs pour qualifier la pauvreté artistique de l'Allemagne d'une manière générale, de sa capitale en particulier. Berlin est à leurs yeux une ville-caserne, une ville utilitaire, une ville dont les édifices «sont la gloire du peuple allemand car ils sont commodes» mais ne relèvent que «de l'architecte et de l'ingénieur fermement appuyés sur le droit prussien», et sont dès lors «triste[s] à pleurer»²¹. À l'image de sa capitale, l'Allemagne est une nation sans arts et sans histoire, une nation de «parvenus» ou de «nouveaux riches» se caractérisant par son philistinisme. Les agents de l'ambassade, que la barrière linguistique tient éloignés des théâtres berlinois, courent en vain les salles de ventes; ils ne visitent Charlottenburg que pour y voir «une triste copie de Versailles», et considèrent Potsdam comme «un caprice royal [...] qui n'a jamais été le cœur de la nation». Dans ce paysage très dépréciatif, seule la musique trouve grâce à leurs yeux: le Staatsoper et surtout, à partir du milieu des années 1880, la Philharmonie sont distingués comme des lieux uniques en Europe; Bach, Beethoven, Wagner ou Rubinstein comme les génies allemands de cet art qui – ce n'est évidemment pas un hasard – est de tous celui qui repose le plus nettement sur l'expression des passions et d'une sensibilité dénuée d'intellectualisme: la musique est, ici pour le meilleur, l'art le plus conforme à «l'âme allemande». Mais cette distinction ne vient pas sauver l'Allemagne du néant artistique où la rejettent les émissaires français, qui se plaignent dans des demandes incessantes de rappel à Paris du désert culturel où ils sont contraints de vivre. Pourtant entourés à Berlin par les artistes – la Pariser Platz accueille à partir des années 1890 l'atelier des peintres Ernst von Ihne ou Max Liebermann, puis, en 1907, l'Académie prussienne des arts – les diplomates français restent imperméables à l'art allemand, y compris durant la république de Weimar dont ils passèrent presque totalement à côté de l'avant-garde et de l'effervescence artistiques.

Face à cette Allemagne matérialiste et philistine, la diplomatie française se plait évidemment à se peindre en représentante d'une nation des arts. Toutefois, les choix qu'elle opère dans la promotion de ses artistes soulignent son souci de conforter une posture préalablement installée dans l'imaginaire allemand plus que sa volonté d'une mise à l'honneur de l'ensemble des fleurons des arts nationaux. De fait, deux dimensions l'emportent très largement dans sa politique de promotion des arts, qui entrent en convergence avec l'image de la France: celles d'une nation des lettres d'une part,

21 AAE–La Courneuve, 21PAAP/3, Souvenirs de Berlin par R. de Billy.

de la légèreté, de l'esprit et de la distinction de l'autre. La littérature, ancienne ou contemporaine, est au cœur de cette mise en scène. Dès les années 1880, il n'est de réception à l'ambassade française qui ne soit ponctuée de lectures des trésors littéraires nationaux, dans un éclectisme qui témoigne de la diversité de l'art français: Corneille y côtoie Hugo, Beaumarchais, Théodore de Banville ou Anatole France, avant que, durant la seconde moitié des années 1920, la Pariser Platz voie défilier tout ce que la France de l'entre-deux-guerres compte d'auteurs intéressés par l'Allemagne. Le voyage à Berlin de Paul Valéry en novembre 1926, et les conférences qu'il donna dans les salons de l'ambassade de France, restent comme un des moments forts de l'histoire diplomatique française en Allemagne²². Des classiques aux auteurs de la »Nouvelle Revue Française« (*NRF*) dont elle encourage la traduction en allemand, la France s'affiche à Berlin en nation du verbe. Elle est aussi, on l'a dit, celle des arts légers et populaires, où les saynètes de boulevard ont autant de place que la tragédie racinienne, la chanson populaire que l'opéra wagnérien. Cette mise à l'honneur des arts réputés peu nobles se poursuit à la fin des années 1920 par l'intérêt porté à ce qui s'affirme comme un nouveau fleuron des arts français: la haute-couture. La venue de Coco Chanel à l'ambassade en mars 1930 est un petit événement, que prolonge en novembre 1931 le soutien de la diplomatie française à l'organisation d'un défilé de la maison Lanvin à Berlin.

Au regard de cette mise en avant de la littérature et des arts populaires, il est frappant de constater le relatif désintérêt de la diplomatie française en Allemagne pour d'autres formes d'expressions artistiques pensées comme moins »typiquement« françaises. La peinture est sans conteste celle qui fut le plus nettement sacrifiée sur l'autel de l'imagerie nationale: il s'agissait d'un art pensé comme essentiellement italien ou flamand, et, à l'heure même du bouillonnement de la scène impressionniste française, la diplomatie n'en fit jamais, en Allemagne, un outil de promotion nationale. La musique française trouva plus souvent son chemin jusqu'aux salons de l'ambassade et, plus rarement, des consulats. Alternant Bach et Rameau, Mendelssohn et Chopin, Debussy et Rubinstein, les programmes musicaux des soirées portaient souvent un message symbolique d'apaisement, tout en montrant que la culture française ne cédait pas le pas, même sur ce terrain où elle lui reconnaissait un vrai génie, à la culture allemande. La musique n'entraît toutefois que marginalement dans le modèle national que la France avait choisi de promouvoir en Allemagne: on n'entendit beaucoup moins dans son ambassade Ravel ou Satie que Claudel ou Valéry.

Entre »modèle allemand« et »incertitudes allemandes«: une curiosité durable

La projection de représentations préalablement construites et le jeu complexe des imageries nationales qu'elle supporte dans la mise en scène des contrastes contribue ainsi beaucoup plus à conforter et perpétuer les regards réciproques et les clichés franco-allemands qu'à les déconstruire, expliquant sans doute la grande stabilité des perceptions. L'acteur diplomatique ferait alors peu pour améliorer la connaissance réciproque des deux peuples, condition sans doute nécessaire à leur dialogue. Mais

22 Sur le voyage de P. Valéry à Berlin: CADN, 83PO/C/185.

de manière assez surprenante, cette perpétuation, consciente ou non, des stéréotypes se combine avec une véritable curiosité des diplomates français pour le pays qui les accueille, pour ses réussites comme pour ses fragilités, déployée dans de véritables enquêtes de terrain visant à comprendre ses spécificités et ses réponses à des défis perçus comme communs. On ne peut nier la volonté des diplomates français d'apprendre à connaître l'Allemagne dans laquelle ils sont plongés.

Le renseignement politique et militaire tient une place importante dans le travail de l'ambassade berlinoise; on ne s'en étonnera pas. Il fait partie des prérogatives traditionnelles de la diplomatie de résidence, et revêt évidemment une importance particulièrement décisive dans un pays perçu comme le principal rival et la principale menace à la sécurité nationale. Plus originale et plus significative est sans doute, notamment durant la période impériale, la curiosité des agents outre-Vosges envers une société allemande connaissant des bouleversements accélérés. Croissance économique et démographique, industrialisation et prolétarisation, question sociale et mouvement ouvrier sont examinés à la loupe: ils sont les symptômes d'une société vue comme le paradigme d'une société industrielle tout autant que les forces qui ont permis au »Reich« de s'affirmer comme puissance dominante du continent européen. Entre 1871 et 1914, c'est l'Allemagne triomphante qu'observe la diplomatie française en Allemagne, dans une interrogation qui, de manière classique, a tendance à transformer le vainqueur en modèle (*Siegermodell*)²³. La question de la transposabilité en France de certains éléments du modèle – et donc de la possibilité de transferts – est au cœur de son analyse²⁴.

La nouvelle puissance économique allemande, qui explose aux yeux du monde au lendemain de la fondation du »Reich«, apparaît d'autant plus remarquable aux émissaires français en Allemagne que leur propre pays, après les années dorées du Second Empire, entre dans le dernier tiers du XIX^e siècle dans une période d'atonie économique, voire de récession. Percer le secret de ce premier »miracle économique« allemand apparaît donc décisif pour comprendre le fossé qui se creuse chaque jour entre les deux versants des Vosges, et se donner le moyen de le combler. Cette nécessité pousse l'ambassade de la Pariser Platz à modifier son organigramme. Dès 1891, l'ambassadeur Jules Herbette développait son projet de »créer à l'ambassade de Berlin une sorte d'office centrale pour l'élaboration de rapports généraux sur la situation si intéressante de l'Allemagne du point de vue économique«²⁵. Sans réaliser une telle ambition, le Quai d'Orsay appointe pour la première fois en 1899 un »chargé de mission commerciale en Allemagne et en Suisse«, qui se fixe vite à Berlin; en 1909, en la personne de Gabriel Ferrand, diplomate issu de la carrière consulaire, c'est le premier »attaché commercial« qui est officiellement affecté par Paris à son ambassade allemande. Il travaille en relations étroites – mais non sans rivalité – avec les consulats, dont l'information économique est une prérogative traditionnelle.

23 Wolfgang SCHIVELBUSCH, *Die Kultur der Niederlage: der amerikanische Süden 1865, Frankreich 1871, Deutschland 1918*, Berlin 2001.

24 Sur la thématique des transferts, qui est au cœur d'une histoire culturelle de la relation franco-allemande, voir notamment Michel ESPAGNE, Michael WERNER et al., *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand, XVIII^e–XIX^e siècle*, Paris 1988.

25 CADN, 83PO/B/73, J. Herbette à la direction des Affaires commerciales du Quai d'Orsay, Berlin, 9 février 1891.

Si la curiosité de la diplomatie française pour les réussites économiques allemandes ne se dément pas durant les quatre décennies qui séparent la guerre de 1870 de celle de 1914, elle évolue sensiblement dans ses centres d'intérêts et ses schémas explicatifs. Les années 1870 et 1880 voient les diplomates français, à Berlin et dans toute l'Allemagne, très impressionnés par les chiffres bruts de la production allemande. Leurs rapports fourmillent de tableaux juxtaposant les tonnes de charbon extraites des mines rhénanes ou silésiennes et les tonnes de pommes de terre produites sur les plaines poméranienes. L'industrie charbonnière et l'agriculture sont en effet les deux filières économiques qui retiennent alors le plus leur attention. Elles se prêtent toutes deux à un schéma d'explication naturaliste: les réussites de l'économie allemande reposeraient avant tout sur les ressources minières dont la providence a doté l'Allemagne d'une part, sur les possibilités offertes à la grande propriété agricole par un paysage de grandes plaines et un régime de servage tardivement et incomplètement aboli d'autre part. Les mérites en reviendraient finalement peu aux acteurs économiques allemands. La pauvreté, en termes de potentialités de transferts, de ce schéma explicatif, conduit sans doute à un approfondissement des questionnements économiques et à un élargissement du spectre de l'analyse dans les dernières années du XIX^e siècle. La sidérurgie et l'industrie chimique, mais également l'ensemble de la filière agro-alimentaire allemande suscitent désormais l'intérêt de rapports qui gagnent en technicité²⁶. Au tournant du XX^e siècle, la sévère crise économique qui secoue l'Allemagne amène les agents français à élargir leur regard vers des questionnements macro-économiques tentant d'analyser tant les mécanismes de la montée du chômage²⁷ que les effets de la multiplication des grèves ouvrières²⁸. Surtout, la Belle Époque marque le moment où éclate aux yeux des agents français ce qui leur apparaît comme le véritable secret des réussites allemandes: l'expansion commerciale à l'échelle de la planète, servie par des réseaux de représentants de commerce – appuyés sur les consulats allemands – au dynamisme sans égal; il y aurait là une voie à suivre pour l'expansion du commerce international français.

En diversifiant ses schémas explicatifs autant que ses centres d'intérêt, l'information économique collectée par les agents diplomatiques français dans l'Allemagne impériale gagne donc une valeur pratique: elle ne contente plus de décrire, elle met au jour des recettes éventuellement transposables. Cette évolution décisive s'explique en partie par l'origine de la curiosité mise en œuvre par les diplomates français: celle-ci est en effet de plus en plus une curiosité de commande. Qu'elles découlent de la demande d'acteurs privés souhaitant se renseigner sur l'organisation d'une filière ou explorer les possibilités de pénétration du marché allemand pour divers produits, ou d'offices publics dont la mission est de promouvoir l'expansion économique française – l'Office national du commerce extérieur, créé en 1898, devient ainsi rapidement l'un des principaux interlocuteurs de l'attaché commercial berlinois – les enquêtes économiques déployées sur le terrain allemand par les diplomates français

26 Voir par exemple le long rapport rédigé en 1901 sur la «suppression du marché à terme des laines peignées»: CADN, 83PO/C/179.

27 Ibid., 83PO/Supplément/66, «Le chômage en Allemagne», rapport du consul de France à Brême, 24 décembre 1901.

28 Ibid., dépêche commerciale n° 241, Berlin, 11 septembre 1900; dépêche commerciale n° 196, Berlin, 20 juillet 1901.

répondent de plus en plus à des demandes précises, dont les visées pratiques sont immédiatement identifiables. L'Allemagne fait bien ici figure de modèle, dont la force économique vient soutenir la puissance diplomatique: l'observation, toujours implicitement comparative, s'inscrit pleinement dans le paysage de la rivalité franco-allemande.

L'intérêt porté à la question sociale allemande, et aux réponses qui lui sont apportées, s'inscrit moins nettement que la curiosité économique dans le cadre d'une compétition dans laquelle il importerait pour la France de ne pas se laisser distancer. La valeur du «modèle allemand», au sens mimétique autant que paradigmatique, n'en est que renforcée. Dès les années 1870, la société allemande est en effet vue par les diplomates français comme le prototype de la société industrielle moderne, et comme un concentré des enjeux et des risques que l'industrialisation et la prolétarianisation induisent pour l'ensemble des pays européens. La massification prolétarienne et l'organisation, syndicale et politique notamment, du mouvement ouvrier qui en découle, est le premier enjeu retenant l'attention. La force politique et sociale de la social-démocratie allemande, dans le prolongement du congrès unificateur de Gotha en 1875, excite la curiosité des observateurs français, qui la comparent régulièrement à la division et la relative paralysie du socialisme français. Dans une France encore largement traumatisée par le souvenir de la Commune, la menace que fait peser le socialisme à l'ordre social est un motif récurrent, qui trouve particulièrement à se développer sous la plume des diplomates français lors des deux tentatives d'attentats visant Guillaume I^{er} au printemps 1878. Dès 1871, les premières consignes adressées à celui qui devait rétablir les relations diplomatiques entre la France et l'Allemagne préconisaient, «pour éviter à notre patrie de calamités nouvelles», d'examiner en détail «les rapports qui existent [en Allemagne] entre les progrès de l'Internationale et les habitudes de famille, l'éducation, la tempérance, les pratiques religieuses des classes ouvrières»²⁹. L'Allemagne doit être le laboratoire permettant d'observer sur place les risques de déstabilisation des sociétés européennes que représente la consolidation d'un socialisme massif et puissamment organisé. Les diplomates ne reculent alors pas devant l'observation directe par l'immersion, et se glissent dans les réunions politiques et autres fêtes ouvrières pour tenter de pénétrer ce monde qui leur est, sociologiquement, étranger. Robert de Billy assiste ainsi en 1893 à la *Stiftungsfest* de l'école ouvrière de Berlin: il y entend Karl Liebknecht, et peut dépeindre «sa belle tête sérieuse, utopiste, [qui] se berce au son des mots qu'il prononce». Mais la menace que fait peser ce milieu «très patriarcal» à l'ordre bourgeois est bien la principale conclusion qu'il tire de cette soirée d'immersion: «quand ce ne sera plus qu'un parti du ventre, ce sera plus sanglant que la Révolution française», conclut-il prophétiquement³⁰. Avec la même curiosité mêlée d'inquiétude, les succès électoraux de la social-démocratie, à la Belle Époque notamment, sont scrutés avec soin et minutieusement analysés³¹.

Mais l'Allemagne est aussi, à partir des années 1880, le pays qui oppose la réponse étatique la plus originale d'Europe aux défis posés par une société industrielle: la

29 Ibid., 83PO/A/54, Instructions de J. Favre à J. de Gabriac, Versailles, 29 juin 1871.

30 AAE-La Courneuve, 21PAAP/3, 24 janvier 1893.

31 CADN, 83PO/A/379 et 397 ainsi que 83PO/B/6.

consolidation de l'État social allemand, notamment au travers du système des assurances bismarckiennes, passionne les diplomates français envoyés en Allemagne. Chacune des grandes lois d'assurance des années 1880 est disséquée dans de longs rapports adressés à Paris, qui pointent le caractère novateur d'un système reposant notamment sur la généralisation et la complémentarité des cotisations sociales³². Une nouvelle fois, les enquêtes menées par l'ambassade berlinoise sont souvent des enquêtes de commande. À l'image de celle demandée en 1889 par le député Louis Ricard, rapporteur à l'Assemblée française d'un projet de loi sur les accidents du travail³³, elles visent nettement à identifier les éléments éventuellement reproductibles en France, ou tout du moins ceux qui pourraient servir d'inspiration au législateur français. Toutefois, comme le marque l'échec du projet Ricard, le modèle des assurances bismarckiennes apparaît difficilement transposable: s'il suscite la curiosité pour son originalité, sa valeur d'exemplarité doit être mise en question. L'autre pilier de l'État social allemand qui se met en place à la fin du XIX^e siècle, l'impôt sur le revenu, parce qu'il trouve plus d'échos dans les débats français, apparaît plus nettement comme une potentielle inspiration. La loi Miquel, qui, en 1891, met en place en Prusse un impôt sur le revenu reposant sur le double principe de la progressivité et de la déclaration obligatoire, mobilise ainsi la *Pariser Platz*³⁴. L'exégèse du texte et des modalités de sa mise en œuvre dans les années qui suivent alimente une correspondance dense avec les autorités françaises, qui interroge à nouveau la possibilité de transferts. En 1907, alors qu'un grand débat se prépare à l'Assemblée française sur l'institution d'un impôt sur le revenu porté par le duo Clemenceau-Caillaux, les diplomates français à Berlin sont sollicités par des députés des deux camps pour fournir, à la lumière de l'expérience allemande, des arguments alimentant la défense ou le rejet du projet³⁵: le débat parlementaire de 1908 est ainsi, par le biais de l'information transmise par la *Pariser Platz*, implicitement polarisé par l'exemple allemand.

Les diplomates français dans l'Allemagne impériale démontrent ainsi, durablement, une volonté réelle de comprendre les ressorts du modèle économique et social qu'ils ont sous les yeux, de contribuer par-là à satisfaire la curiosité jamais démentie de la société et des autorités françaises vis-à-vis du voisin germanique, et d'interroger les possibilités de transferts. Même si celles-ci s'avèrent au final limitées, ils purent par-là légitimement se penser comme des agents participant à une meilleure connaissance des réalités allemandes en France. La même curiosité se vérifie pendant les années de la république de Weimar. Elle est toutefois bouleversée dans ses fondements: il ne s'agit plus d'interroger les succès et les expérimentations du modèle allemand, mais d'essayer de déchiffrer l'énigme que représente cette nouvelle Allemagne, sortie de la guerre, de la défaite et de la révolution. Pour reprendre le titre d'un ouvrage célèbre, les diplomates envoyés en Allemagne cherchèrent alors à éclairer un peu ces «incertitudes allemandes» qui excitaient en France angloises, interrogations, mais aussi, parfois, quelques espoirs³⁶.

32 Ibid., 83PO/A/309, 83PO/C/72, 83PO/Supplément/66 et 241.

33 Ibid., 83PO/C/23.

34 Ibid., 83PO/B/689 et 83PO/C/23.

35 Ibid., 83PO/C/179.

36 Pierre VIÉNOT, *Incertitudes allemandes. La crise de la pensée bourgeoise en Allemagne*, Paris 1931.

Faire connaître outre-Rhin cette Allemagne weimarienne, c'était d'abord familiariser les autorités françaises avec un personnel et un fonctionnement politiques foncièrement nouveaux. Les services de l'ambassade, dans la première moitié des années 1920 notamment, abreuvèrent le Quai d'Orsay et la présidence du Conseil de fiches biographiques présentant les nouveaux hommes forts de la République allemande, non sans d'ailleurs une certaine condescendance envers les responsables socialistes issus du monde ouvrier: on insiste à l'envi sur le passé de »garçon-sellier« du président fédéral Friedrich Ebert, d'»ouvrier-tapissier« du chef de la SPD Otto Wels, ou encore de »trieur de cigares« du ministre de l'Intérieur prussien Carl Severing³⁷. Ils s'efforcèrent également d'informer sur le fonctionnement constitutionnel du nouveau régime, et notamment d'éclairer la question, centrale pour Paris, de l'équilibre entre État fédéral et États fédérés. Ils tentèrent surtout de faire comprendre en France des subtilités qui y étaient inconnues. Le fonctionnement du parti confessionnel qu'était le Zentrum catholique, au cœur de tous les équilibres politiques et de toutes les coalitions gouvernementales weimariennes, était de ces éléments déroutants à un regard français qui jouaient pourtant un rôle central dans la nouvelle république allemande. Les diplomates dépêchés à Berlin étaient certes eux-mêmes déroutés par un parti dont l'unité confessionnelle n'avait d'équivalent que la diversité des orientations politiques, dont une aile s'alliait volontiers à la social-démocratie quand l'autre s'affichait comme soutien des nationalistes, et, à travers la figure de Franz von Papen notamment, ouvrit au début des années 1930 la voie au national-socialisme. Ils firent pourtant un effort important d'information et d'analyse pour comprendre les logiques de fonctionnement du Zentrum³⁸, et tentèrent d'alerter Paris sur les risques d'une lecture française d'équilibres politiques qui étaient à leurs yeux foncièrement allemands.

L'observation économique perdurait. Elle était alors moins construite au prisme des réussites allemandes dont s'inspirer qu'à celui, très politique, d'un beaucoup plus dangereux »redressement allemand«. L'Allemagne avait alors perdu sa valeur de modèle; elle conservait son statut de menace. Cette menace, couplée aux incertitudes qui planaient sur les évolutions de la situation politique à court ou moyen terme, amenèrent les diplomates français à multiplier leurs explorations dans des milieux divers, et, surtout, à se livrer plus souvent qu'à leur tour à une estimation des forces en présence qui tourna parfois à un jeu hasardeux de pronostics. À sa réouverture en 1919–1920, dans le contexte brouillé d'une révolution inachevée, l'ambassade paria un temps sur la victoire finale d'un socialisme indépendant dont les orientations diplomatiques rencontraient celles du gouvernement français. Elle fut vite déçue et dut changer son fusil d'épaule. Si elle soutint la coalition de Weimar dans la première moitié des années 1920, elle fut remarquablement lucide sur le glissement vers la droite du pouls politique weimarien, dont elle tenta de faire prendre conscience le Quai d'Orsay: elle l'alerta sur les risques de consolidation de cette dynamique que comportait l'affirmation d'une politique française excessivement intransigente vis-à-vis de l'Allemagne. Les incertitudes allemandes nécessitaient une politique, et

37 CADN, 83PO/B/422, fiches établies par le Service des études sociales de l'ambassade de France à Berlin et transmises au Quai d'Orsay.

38 Ibid., 83PO/B/421.

peut-être, surtout, un discours prudents et quelques ménagements. À côté de Pierre de Margerie, ambassadeur à Berlin de 1922 à 1931, Oswald Hesnard fut l'homme clé de cette forme de pédagogie allemande tournée vers Paris. Le tableau qu'il peignait de l'Allemagne weimarienne mettait en avant le mystère durable que constituait le devenir d'un régime instable dans un contexte bouleversé; une connaissance minutieuse des réalités allemandes permettrait seule de ne pas hypothéquer l'avenir, et d'assurer, quelles que fussent les évolutions, la défense des intérêts français.

De l'observateur au témoin: le diplomate éclairer de l'opinion publique

Cette curiosité constante, bien qu'évoluant dans ses formes et ses objets, des diplomates envoyés par la France en Allemagne entre 1871 et le tournant des années 1930, était avant tout professionnelle: elle entraînait pleinement dans la mission d'information qui constitue une des raisons d'être de la diplomatie de résidence. Elle était essentiellement destinée aux autorités françaises – au premier rang desquelles le Quai d'Orsay – dont elle visait à éclairer les décisions et qu'elle prétendait détourner de certaines perceptions mal fondées. Mais durant ces soixante années, une évolution se dessine qui va progressivement élargir l'audience des diplomates français en poste en Allemagne au-delà des cercles ministériels. Dans un débat public français qui, sur les questions internationales, apparaît durablement polarisé par l'Allemagne, dans un paysage éditorial où se multiplient, dès les années 1880, les *best-sellers* prétendant éclairer le public sur le réel visage du voisin germanique³⁹, les hommes dépêchés par le Quai d'Orsay en Allemagne font peu à peu entendre leur voix propre, légitimée par l'expertise et la connaissance de terrain que leur a données l'immersion diplomatique. Ce faisant, ils diffusent au sein du public français une image nouvelle de l'Allemagne, et bouleversent la place occupée par le diplomate dans la construction des regards réciproques des deux nations; jusqu'à s'affirmer, dans les années 1920 notamment, comme de véritables éclaireurs de l'opinion publique.

La rédaction et la publication de mémoires diplomatiques est évidemment une tradition presque aussi vieille que l'institution diplomatique elle-même. Particulièrement en vogue dans une diplomatie française qui a toujours cultivé sa vocation littéraire, elle ne représente en rien une innovation dans la pratique des agents français envoyés en Allemagne à partir de la fin du XIX^e siècle. Toutefois, l'évolution de la nature et de la forme des récits qu'ils publièrent de leurs expériences allemandes apparaît très révélatrice d'un changement à la fois de la posture diplomatique et du type de discours élaboré.

Premier ambassadeur de France installé en 1872 dans un »Reich« allemand unifié, Élie de Gontaut-Biron entreprit, plusieurs années après son terme, la rédaction du récit des six années de sa mission berlinoise; la mort le surprit alors qu'il n'en avait

39 Parmi les ouvrages qui connurent alors le plus grand écho: Amédée PIGEON, *L'Allemagne de Monsieur Bismarck*, Paris 1885; Charles ANDLER, *Ce qu'il y a d'impérialisme dans le socialisme allemand aujourd'hui*, Paris 1913; Jacques RIVIÈRE, *L'Allemand. Souvenirs et réflexions d'un prisonnier de guerre*, Paris 1918; Hippolyte LOISEAU, *Le Pangermanisme: ce qu'il fut, ce qu'il est*, Paris 1921; Wladimir D'ORMESSON, *La confiance en l'Allemagne?*, Paris 1928.

achevé que les deux premières, mais l'ouvrage n'en reste pas moins éloquent quant à la place qu'il réserve à l'Allemagne⁴⁰: dans un propos qui est avant tout un travail de réhabilitation d'une action que le pouvoir républicain, après 1877, a largement travaillé à peindre comme un camouflet, l'élément allemand apparaît presque totalement absent! La justification est exclusivement centrée autour du »je« d'une part, du rapport complexe avec les autorités parisiennes d'autre part. Si l'on y rencontre les dirigeants allemands – Bismarck notamment – au détour de la plume, c'est au hasard de la démonstration bien plus que comme objets d'une étude de caractères qu'ils sont mobilisés. L'Allemagne n'est que l'arrière-fond d'une œuvre de justification personnelle dans laquelle, significativement, la difficulté du terrain berlinois ne constitue même pas un élément explicatif ou un argument de la plaidoirie. Le livre éclairera peu ses lecteurs sur ce que fut l'Allemagne de la *Reichsgründung*.

Dix ans avant sa publication pourtant, celui qui avait, en qualité de chargé d'affaires, précédé Gontaut-Biron à la tête de la Pariser Platz, avait publié des mémoires qui témoignaient déjà d'une inflexion du genre. Les »Souvenirs diplomatiques de Russie et d'Allemagne« de Joseph de Gabriac, après un récit personnel assez classique, se terminaient en effet par des chapitres où le diplomate s'effaçait presque totalement pour laisser la place à une analyse socio-politique de réalités allemandes perçues comme autant de clés de compréhension de l'Allemagne contemporaine, telles la relation avec l'Autriche ou la question religieuse⁴¹. Il s'agissait dès lors moins de suivre les péripéties plus ou moins héroïques du diplomate que d'entrer grâce à son expertise dans une connaissance plus fine du pays qui l'avait accueilli.

Jamais publiés mais vraisemblablement rédigés pour l'être, le journal et les souvenirs berlinois de Robert de Billy témoignent plus encore, dans les années 1890, de cette volonté de faire de la mission diplomatique l'opportunité d'une enquête géographico-anthropologico-politique dont l'auteur veut faire profiter son lecteur⁴². Si le »je« est à nouveau omniprésent, il est moins le support d'une mise en scène personnelle que l'outil d'une légitimation du discours par l'assise sur une expérience empirique du terrain allemand; c'est le »je« de l'observateur, si ce n'est du témoin, qui est mis en avant. »Pour la première fois je voyais de près une civilisation différente de la nôtre«: cette première expérience motive la rédaction de souvenirs pensés comme »l'étude des hommes dans ce qu'ils ont d'extérieur, d'un pays [...], d'un peuple«: l'Allemagne est devenue le centre et l'objet même du propos. Et cette Allemagne, le jeune diplomate de 23 ans se donne les moyens de la connaître. Il visite en douze mois tout ce que Berlin compte de musées et de monuments dignes d'attention, et met à profit ses congés pour des excursions exploratoires dans les deux lieux qui constituent à ses yeux les deux berceaux de la germanité moderne: Potsdam qui vit éclore la monarchie prussienne, et Wittenberg où Luther élaborait une »pensée allemande qui [devait] soulever de son verbe la vieille Europe«. L'image de l'Allemagne qui ressort du tableau ainsi dressé n'échappe certes pas aux clichés de l'analyse psy-

40 Élie de GONTAUT-BIRON, *Mon ambassade en Allemagne (1872–1873)*, Paris 1906; André Dreux prit la suite à partir des notes déjà établies par Gontaut-Biron pour publier en 1907 les: *Dernières années de l'ambassade en Allemagne de M. de Gontaut-Biron, 1874–1877*.

41 Joseph de GABRIAC, *Souvenirs diplomatiques de Russie et d'Allemagne (1870–1872)*, Paris 1896, p. 193–231, 257–276.

42 AAE–La Courneuve, 21PAAP/3.

chologisante précédemment décrits; mais elle est nouvelle sous la plume d'un diplomate berlinois en ce qu'elle vise explicitement une «étude de mœurs». Procédant par tableaux successifs, elle devait aboutir à la définition du caractère national allemand dans «une forme d'esprit transitoire, étouffée qu'elle est entre les Latins, les Slaves et les Anglo-saxons», dominant «un peuple médiocre que des éclairs ont illuminé».

La tentation, ainsi dessinée dès la fin du XIX^e siècle, de faire d'une mission diplomatique en Allemagne l'opportunité d'une étude immergée sur le voisin germanique, et de faire partager les résultats de cette étude au public français, se trouve confirmée avec force au lendemain de la Première Guerre mondiale, dans cette Allemagne désormais énigmatique de Weimar qui suscite en France une curiosité nouvelle. Les diplomates s'invitent alors explicitement dans le débat public, dans un effacement quasi-total des aventures individuelles. La volonté est mise en avant d'apporter un contre-point, fondée sur l'expertise de terrain, aux discours mal fondés qui se multiplient dans la France d'après-guerre sur l'Allemagne weimarienne. Rédigeant ses souvenirs après 1933, Oswald Hesnard veut ainsi opposer ce qu'il a «vu et entendu» à la longue série des études allemandes publiées dans les années 1920, «qui ont presque toutes été caricaturales» car elles répondaient à la nécessité «d'assembler en trois semaines la substance d'un bouquin»: son analyse se trouve à l'inverse légitimée par plus de douze années de présence diplomatique à Berlin⁴³. En 1922, Maurice Baumont et Marcel Berthelot, qui avaient fait partie de la première mission mandatée en 1919 par le Quai d'Orsay dans la nouvelle Allemagne, avaient déjà publié un ouvrage se distinguant d'après eux des «reportages sensationnels et passionnés», des «affirmations suspectes» et des «demi-vérités» par un «jugement ferme et établi sur des informations solides», patiemment glanées sur le terrain à la faveur de leur mission diplomatique⁴⁴: l'immersion diplomatique rend la parole du diplomate légitime.

L'ouvrage tranchait avec ceux qu'avaient rédigés les précédents pensionnaires de la Pariser Platz par la technicisation d'un discours dont les auteurs étaient totalement effacés. Ernest Lavisse, qui, en tant qu'ancien professeur des deux jeunes normaliens, en avait signé quelques mois avant sa mort la préface, insistait sur la continuité méthodologique entre les études historiques des deux auteurs et leur analyse de terrain: «la libre curiosité qui flottait dans le lointain et le passé a [certes] laissé place en eux au besoin passionné de savoir le présent», mais «ils y ont apporté leur clairvoyance, leur probité, la solidité d'une méthode formée à bon école»⁴⁵: c'est donc d'un ouvrage quasi scientifique qu'il s'agit. Son objectif est de discerner «dans un chaos prodigieux agité par des soubresauts violents, l'incertaine et pénible naissance d'une Allemagne nouvelle». Dix chapitres développent à cette fin ce que les auteurs considèrent comme les principales clés de compréhension des réalités allemandes, de la question religieuse aux enjeux financiers en passant par la Révolution, le poids des partis ou le balancement entre centralisme et particularismes. Dépersonnalisé et, en apparence du moins, dépassionné, le discours adopte le ton et la forme de l'expertise à grands renforts de statistiques, de détails géographiques et de contextualisations

43 HESNARD, Notes inédites (voir n. 9).

44 MAURICE BAUMONT, Marcel BERTHELOT, *L'Allemagne: lendemains de guerre et révolution*, Paris 1922.

45 *Ibid.*, préface d'Ernest LAVISSE, p. II-III.

historiques. Les mémoires diplomatiques ont laissé place à l'exposition et l'analyse de faits politiques, économiques, sociaux et historiques visant à apporter au public français une connaissance quasi empirique du voisin germanique, et à satisfaire son «besoin de comprendre».

La posture de l'expertise légitimée par l'expérience diplomatique n'était pourtant en rien la garante d'une objectivité dépassionnée ou d'une dépolitisation du discours. Elle permettait à l'inverse parfois d'appuyer ou de crédibiliser un propos à forte teinte idéologique ou politique. Ainsi lorsque Paul Maquenne, ancien agent des services économiques de l'ambassade de France à Berlin, publiait en 1940 une étude de la politique économique hitlérienne⁴⁶. Celle-ci visait, dans le contexte d'une drôle de guerre passant aussi par une mobilisation des esprits, à en démontrer le caractère intrinsèquement belliciste. Elle s'intéressait à une époque – les années 1930 – où l'auteur avait depuis longtemps quitté la scène allemande, mais n'en était pas moins légitimée par la fonction qu'il avait exercée sur la Spree au début des années 1920: «ancien attaché au Service commercial de notre Ambassade à Berlin, mêlé à la vie, il s'est bien gardé de la transformer en abstraction», rappelle à la troisième personne l'avant-propos, qui conclut non sans grandiloquence: «son témoignage est comme le frisson même de la réalité dont il rend compte»⁴⁷.

Dans le paysage éditorial extrêmement dense des années 1920, la voix des émissaires diplomatiques français en Allemagne se veut ainsi celle de l'expertise empiriquement fondée: témoin plus que héros, le diplomate assume dans le débat public un rôle nouveau d'éclaireur de l'opinion. Cette posture s'affirme avec plus de force encore après 1945, alors que la force destructrice de l'Allemagne nazie a amplifié le besoin de comprendre du public français: ceux qui s'étaient trouvés dans le «Reich» au moment du basculement du début des années 1930 éprouvèrent alors le besoin de revenir sur leur expérience pour aider les Français à «comprendre en partie les événements qui [les] ont tant surpris depuis la poussée nationale-socialiste»⁴⁸: il s'agissait, à nouveau, de faire œuvre en France de pédagogie allemande.

Sous la plume de diplomates qui ont été marqués personnellement par leur immersion dans l'Allemagne de la «Machtergreifung», on retrouve alors la forme traditionnelle des mémoires diplomatiques écrits à la première personne. Mais ceux-ci n'ont plus grand-chose à voir avec les récits de Gontaut-Biron, et le mémorialiste s'y efface pour laisser la première place à l'enjeu allemand. Sous la plume de l'ambassadeur André François-Poncet⁴⁹ comme sous celle de son jeune subordonné Armand Bérard⁵⁰, c'est à l'agonie, au jour le jour, de la république de Weimar qu'assiste le lecteur bien plus qu'au récit personnel de l'expérience diplomatique. Il est remarquable de constater à quel point François-Poncet s'efface du chapitre de ses mémoires consacré à la seconde moitié de l'année 1932 qui, intitulé «Papen et Schleicher», vise à comprendre les mécanismes à l'œuvre dans ce moment vu comme celui où s'est joué le

46 Paul MAQUENNE, *L'hérésie économique allemande*, Paris 1940.

47 *Ibid.*, p. 17–18.

48 HESNARD, *Notes inédites* (voir n. 9).

49 André FRANÇOIS-PONCET, *Souvenirs d'une ambassade en Allemagne* (septembre 1931–octobre 1938), Paris 1946.

50 BÉRARD, *Un ambassadeur se souvient* (voir n. 10).

basculement de la démocratie vers la dictature⁵¹. Les souvenirs d'Armand Bérard sont certes plus nettement rattachés à sa personne et à ses actions durant ces semaines décisives, mais cette action paraît elle-même entièrement tournée vers la compréhension de la situation politique de l'Allemagne: les compte-rendu des débats du Reichstag auxquels il a assisté, des réunions électorales auxquelles il a participé, et même de ses promenades berlinoises au milieu des rixes opposant nazis et communistes sont autant de portes d'entrée pour comprendre, à travers les yeux du jeune secrétaire de 1932 devenu ambassadeur de France, ce que fut l'Allemagne du début des années 1930⁵². Dès lors, on retrouve chez Bérard un sens de l'observation peut-être plus aiguë que dans les publications de ses collègues, et une attention inédite, très incarnée, aux réalités sociales qui l'entourent. »Les glands des chênes touchaient à la maturité« constate-t-il au détour d'une promenade dans le Tiergarten à l'automne 1931; mais ce n'est que pour préciser immédiatement le sens de cette remarque météorologico-botanique: »dès qu'il en tombait un, c'était une ruée de gamins maigres, hâves, aux visages et aux jambes sales«⁵³. Instantané, exceptionnel sous la plume des diplomates français, de la crise économique telle qu'elle est visible dans le Berlin de 1931.

L'image de l'Allemagne qui ressort de ces différentes publications est loin d'être uniforme. À ceux qui, mobilisant au passage des traits de psychologie nationale bien connus, mettent en avant l'horizon menaçant de l'inévitable »redressement« d'une Allemagne qui »inlassablement [...] augmente et groupe ses énergies productrices, développe le capital traditionnel que lui valent la discipline scientifique, l'habitude de l'effort et de l'organisation«⁵⁴, s'opposent ceux qui alertent à l'inverse sur le chaos politique, économique et financier d'une Allemagne d'autant plus imprévisible qu'elle serait au bord du précipice. Toutefois, les différents tableaux peints par les diplomates français de l'Allemagne de Weimar se rencontrent en partie dans l'adhésion sur laquelle ils reposent, de manière implicite ou explicite, à la théorie des deux Allemagne(s) développée dans les milieux intellectuels français depuis la fin du XIX^e siècle. Dans sa première œuvre de jeunesse, publiée en 1913, François-Poncet distinguait déjà une Allemagne militariste et belliciste où »une pensée de guerre civile circule à travers tout l'édifice de l'État« et une Allemagne des penseurs et des écrivains dont il pouvait écrire sans rougir: »j'ai appris à aimer cette Allemagne-là«⁵⁵. Sa mission comme ambassadeur à Berlin ne fait que confirmer cette distinction, et les souvenirs du diplomate ne peuvent que regretter que »cette Allemagne-là«, qui existait encore d'après lui dans les années 1930, ait capitulé devant la première. Oswald Hesnard, dont les désaccords avec François-Poncet étaient nombreux et avaient conduit au rappel en France en 1932, développait également, dans ses carnets comme dans ses souvenirs, une forme personnelle de la théorie des deux Allemagne(s): elle était moins livresque et plus politique, et opposait l'Allemagne de la nostalgie impériale, dominante à ses yeux malgré la révolution, et celle, peu nombreuse mais sincère, de l'en-

51 FRANÇOIS-PONCET, *Souvenirs d'une ambassade en Allemagne* (voir n. 49), p. 17-88.

52 BÉRARD, *Un ambassadeur se souvient* (voir n. 10), p. 93-178.

53 *Ibid.*, p. 103.

54 BAUMONT, BERTHELOT, *L'Allemagne* (voir n. 44), p. 276.

55 André FRANÇOIS-PONCET, *Ce que pense la jeunesse allemande*, Paris 1913, p. 9-10.

gouement républicain. Elle avait fondé la conviction de la nécessité d'établir un dialogue avec «les vrais représentants de l'Allemagne nouvelle»⁵⁶. La distinction reposait plus explicitement, sous la plume de Bérard, sur celle séparant droite et gauche allemandes: le diplomate ne cache pas que ses sympathies et ses amitiés penchaient nettement vers la seconde. Mais quelles que soient les réinterprétations personnelles de la grille de lecture, celle-ci amène finalement à des conclusions proches, qui distinguent peut-être la voix singulière des diplomates français en poste outre-Rhin sur l'Allemagne de Weimar: rejetant les tableaux simplistes et monolithiques dressés par d'autres, ils peignent une Allemagne à la fois divisée et plurielle, qui ne peut être comprise que par un effort d'exploration de longue haleine; surtout, ils postulent l'existence d'une Allemagne, aussi minoritaire soit-elle, avec laquelle la discussion paraissait possible. Promoteurs d'une connaissance réciproque, en assumant leur rôle d'éclairer de l'opinion, les diplomates français en poste en Allemagne mettaient alors moins en scène les contrastes franco-allemands qu'ils n'appelaient, implicitement, au dialogue.

Conclusion

Aux yeux des diplomates français de la fin du XIX^e siècle ou de l'entre-deux-guerres, un poste en Allemagne, à l'ambassade berlinoise comme dans les différents consulats établis dans le «Reich», n'avait rien d'exotique: ils se retrouvaient plongés dans une société en apparence familière à défaut d'être bienveillante, et dont ils pensaient maîtriser les codes. La rencontre n'a en effet rien du choc culturel dont la diplomatie put être le vecteur sur d'autres terrains. Elle n'en restait pas moins une «expérience de l'autre» qui mettait les agents français en présence non seulement d'une population étrangère, mais également d'un pays considéré comme le principal adversaire de la nation. Elle représentait *de facto* la confrontation d'images de l'autre préalablement et abstraitement construites et de la découverte empirique, dans l'immersion et le contact quotidiens, d'un pays qui suscitait une curiosité jamais démentie. De manière peut-être surprenante, ces deux logiques s'additionnèrent plus qu'elles ne s'influencèrent. D'un côté, les représentations bâties sur des stéréotypes et des clichés anciens furent peu remises en cause par un contact diplomatique qui contribua plus souvent à l'inverse, dans les deux sens, à perpétuer des imageries nationales figées que les acteurs eux-mêmes endossaient ou reprenaient jusqu'à la caricature. De l'autre, la diplomatie fut incontestablement l'outil, en France, d'une connaissance améliorée du voisin germanique, appuyée sur un suivi assez fin des évolutions tant politiques, qu'économiques ou sociales. La curiosité des agents que le Quai d'Orsay envoya en Allemagne pour leur pays d'accueil est de ce point de vue remarquable. Elle fut certes partielle, ignorant bien des aspects de ce que leurs rapports désignaient à l'envi comme les «réalités allemandes». Mais si les diplomates français ne trouvèrent finalement en Allemagne que ce qu'ils y cherchèrent, on ne peut en tout cas pas leur faire le reproche de ne pas avoir cherché.

Des images plurielles émergeaient alors, qui coexistaient, voire se confortaient les unes les autres, bien plus qu'elles n'induisaient des remises en cause et des correc-

56 HESNARD, Notes inédites (voir n. 9).

tions. L'Allemagne était à la fois ce pays archaïque au protocole passéiste et suranné, aux hiérarchies sociales relevant encore à bien des égards de l'Ancien Régime, et cultivant une dévotion primitive à l'ordre, la force et l'autorité; et cet archétype d'une société industrielle moderne qui développait une puissance économique sans égale, voyait s'affirmer le mouvement ouvrier le plus structuré d'Europe, et proposait sans doute les réponses les plus originales du continent à ce défi de la prolétarisation. La première image laissait beau jeu aux diplomates français de mettre en scène la différenciation des modèles nationaux par l'exaltation des contrastes; la seconde leur offrait l'opportunité de donner à leur curiosité une valeur pratique: l'information qu'ils transmettaient à Paris pouvait servir non seulement d'avertissement, mais également d'exemple ou d'inspiration, ouvrant la voie à d'éventuels transferts.

Au milieu de ce jeu complexe des regards réciproques, les diplomates français envoyés en Allemagne trouvèrent alors peu à peu une place qui les valorisait: assumant le rôle de témoin, ils s'adressèrent à un public qui dépassait l'horizon des administrations diplomatiques dans un discours qui adoptait le ton de l'expertise et fondait sa légitimité sur l'expérience diplomatique et la connaissance intime du terrain allemand. Dans un débat français qui restait polarisé par l'Allemagne, sans renoncer aux vieilles représentations, ils portèrent une voix qui visait à prendre en compte la réalité des évolutions contemporaines d'un pays dont ils percevaient les mutations. Insensiblement, sous la république de Weimar, ce discours déboucha sur un appel à la prudence, si ce n'est à la conciliation. Si celui-ci ne fut entendu que rétrospectivement, c'est sans doute que l'articulation entre les images figées de la psychologie nationale et les efforts réels de la pédagogie allemande recelait bien, malgré tout, une contradiction.